

Recherches sociographiques



Henri DORVIL, *De L'Annonciation à Montréal : histoire de la folie dans la communauté, 1962-1987*

Alfred Dumais

Volume 31, numéro 3, 1990

La santé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056568ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056568ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumais, A. (1990). Compte rendu de [Henri DORVIL, *De L'Annonciation à Montréal : histoire de la folie dans la communauté, 1962-1987*]. *Recherches sociographiques*, 31(3), 461–462. <https://doi.org/10.7202/056568ar>

de la société civile, qui accompagne l'entreposage systématique d'êtres humains dans un espace clos, au nom d'une « responsabilité » en pleine déliquescence ? Voilà des questions de notre temps, qu'on ne peut laisser à des lendemains qui déchantent. C'est le mérite de Jacques Laplante d'aider à les poser, même si de son livre ne se dégage pas une réponse claire.

Jean-Marie FECTEAU

*Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.*

Henri DORVIL, *De L'Annonciation à Montréal : histoire de la folie dans la communauté, 1962-1987*, Montréal, Émile-Nelligan, 1988, 280 p.

Dans les sociétés où règne la normalité, un véritable travail de persuasion s'est engagé, depuis quelques années. On veut convaincre les citoyens que le malade mental n'est pas dangereux, qu'il peut très bien vivre près de chez soi, sans déranger la quiétude du quartier. La preuve se fait évidemment attendre. Et les observations sur le terrain, la mise au jour d'expériences nouvelles, suscitent un intérêt décisif. Placée sous cet éclairage, l'étude d'Henri Dorvil sur la folie à L'Annonciation prend du relief. Certes, ce ne sont plus les conditions de vie en institutions psychiatriques qui sont soumises à examen. Ce dossier a été largement exploré, et il est difficile d'y ajouter du neuf. Mais, de la vie des psychiatisés dans la communauté, on ne sait encore que peu de choses : des témoignages ici et là, l'impression d'un grand malaise, mais rien de vraiment systématisé. Cet ouvrage arrive donc « à point nommé », comme dit l'auteur. Il présente un cas précis, celui d'un village qui, en 1962, voyait sa population locale presque troublée par l'ouverture du centre hospitalier des Laurentides et ses 778 patients psychiatriques. (P. 219.) Depuis vingt-cinq ans, cette région du Québec expérimente ce qu'on appelait jadis la psychiatrie communautaire, et il est sûrement indiqué d'en faire un bilan.

L'auteur a pour objectif précis de dire en quoi la représentation sociale de la maladie mentale a changé au cours des années. Les gens de L'Annonciation ont dû vivre bon gré mal gré avec les psychiatisés. Quelles ont été les réactions ? tolérance ou rejet ? gestes de peur ou accueil sympathique ? Voilà les questions auxquelles l'étude essaie de répondre. (P. 87.) Observation participante, analyse de documents, entrevues avec des personnes du milieu, y compris des patients, comparaison des résultats avec la situation d'autres localités (p. ex., Labelle, Saint-Joseph-du-Lac et Pointe-aux-Trembles), bref, rien n'a été négligé pour saisir, comme sur le vif, les attitudes réelles de cette communauté. Un même thème est au centre des préoccupations : se fait-on une image uniforme des malades mentaux à travers des temps et des espaces différents ? et surtout à quelles conditions la désinstitutionnalisation ou le retour des psychiatisés à la vie normale est réaliste comme projet, sécuritaire pour les uns et les autres ?

Sans doute le cas de L'Annonciation a-t-il ses particularités. Avec la venue de l'hôpital, c'est toute la région qui en tirait profit : possibilités d'emplois, clientèles élargies pour les établissements commerciaux, en somme une incidence économique de poids que l'auteur a constamment à l'esprit au cours de sa recherche. L'enjeu de la désinstitutionnalisation se trouve presque faussé, tellement les psychiatisés jouissent d'un contexte favorable. Mais ce

ne fut pas aussi simple. Les préjugés et les tabous, longtemps entretenus autour de la maladie mentale, sont tenaces. L'auteur fait une cartographie des zones où se situent les mouvements de tolérance et d'intolérance. Les contacts plus assidus avec les patients, l'intérêt escompté de leur présence, la connaissance de ce qu'ils sont réellement, jouent en faveur de leur intégration dans la société. Sauf que chaque environnement a ses limites. Il faut fixer des seuils, un certain pourcentage de psychiatisés sur un territoire donné. (P. 213.) J'imagine alors que le type de malades est un facteur aussi déterminant que leur nombre. Bien des milieux s'accommoderaient probablement mieux de déficients intellectuels que de psychopathes fragiles. C'est un point crucial dans le débat actuel, et il aurait été souhaitable qu'on s'y attardât beaucoup plus longuement.

Comme toute étude empirique, celle-ci demeure indicative. Elle reprend à son compte un discours, une logique connue des travaux sur la désinstitutionnalisation. Elle inventorie les issues qui s'offrent aux psychiatisés et aux communautés qui les reçoivent. Les uns ont opté pour la banalisation de la maladie mentale. Ce courant a eu une certaine emprise à L'Annonciation: l'idée que les malades mentaux ne sont pas dangereux —ce sont des contestataires (p. 193), la dangerosité est un mythe (p. 144)—, alors qu'ailleurs on a clairement établi un lien entre prévalence de psychiatisés dans un milieu et augmentation des comportements perturbateurs; la croyance aussi que la maladie mentale est «une maladie comme les autres» (p. 122) et qu'en conséquence le traitement peut en être laissé aux médecins généralistes; et même l'affirmation que l'institution psychiatrique n'est pas un hôpital (p. 119), ce qui contredit l'énoncé d'une maladie-comme-une-autre et confirme les soupçons de ses carences thérapeutiques. Pour d'autres, la banalisation de la maladie mentale n'est pas la solution désirée; ils cherchent du côté du partenariat, comme le recommande le rapport Harnois. Là aussi la voie n'est pas encore tracée. D'après ce que nous apprend l'étude de Dorvil, la concertation est loin d'être faite entre les partenaires, et le témoignage des psychiatisés est, de ce point de vue, éloquent: ils éprouvent des résistances réelles à se faire accepter, et le risque est toujours présent de se retrouver entre eux, c'est-à-dire dans des formes de ghettos qui ont et l'apparence et la réalité de l'enfermement asilaire. Le souhait de l'auteur de voir les budgets actuellement versés aux institutions psychiatriques suivre les patients comme support dans la communauté (p. 217) est certes admirable, mais relève de l'utopie. La nouvelle politique de la santé mentale souligne encore davantage le retrait de l'État, et non le maintien de son financement.

Il reste la famille, et c'est, d'après plusieurs psychiatisés, le sens qu'ils donnent à l'idée de «vivre dans la communauté». Ils comptent sur leurs proches, plus que ceux-ci ne le pensent ou même ne le souhaitent, pour faire la transition de l'institution à la vie normale. «Pour moi, disait l'un d'entre eux, la société [ne] va pas plus loin que ma famille et les gens qui viennent chez nous. Si je suis triste, c'est à cause d'eux autres, pas à cause des étrangers sur la rue.» (P. 216.) Vision on ne peut plus concrète du projet souvent abstrait de la désinstitutionnalisation et de la réaction spontanée des proches à se désister. Il faut dire que, de ce temps-ci, la famille est aussi lourdement éprouvée. Ce sera peut-être elle bientôt qui devra crier au secours.

Alfred DUMAIS

*Département de sociologie,
Université Laval.*
